

**Journée de début d'année des adultes
et des étudiants de Communion et Libération
Mediolanum Forum, Assago (Milan), 28 septembre 2019**



« Qui est cet homme ? »

« Qui est cet homme ? »

Journée de début d'année des adultes et des étudiants de Communion et Libération

Mediolanum Forum, Assago (Milan), 28 septembre 2019

Julián Carrón

Demandons à l'Esprit la pauvreté de cœur qui nous dispose à nous laisser saisir par le Christ.

Discendi, Santo Spirito [Viens, Esprit-Saint]

Dans une interview récente, à la question « Quelle est l'angoisse la plus fréquente ? », le philosophe et psychanalyste Umberto Galimberti a répondu : « Celle provoquée par le nihilisme. Les jeunes ne vont pas bien, mais ne comprennent même pas pourquoi. Il leur manque un but. Pour eux, l'avenir, qui était une promesse, est devenu une menace ». Et il a ajouté immédiatement : « En 1979, lorsque j'ai commencé mon travail de psychanalyste, les problématiques étaient d'ordre émotionnel, sentimental et sexuel. Maintenant, elles concernent le vide de sens » (U. Galimberti, « A 18 anni via da casa : ci vuole un servizio civile di 12 mesi » [À 18 ans, loin de la maison : il faut un service civil de 12 mois], interview réalisée par S. Lorenzetto, *Corriere della sera*, 15 septembre 2019).

Ces affirmations me semblent désigner clairement le défi que chacun de nous est amené à vivre. Nous le voyons au quotidien sur le plan personnel et social, comme nous l'avons constaté ces derniers jours avec la question de la fin de vie [en Italie, *ndt*]. Les enjeux sont si élevés qu'on ne peut tenter de les réduire. Toute tentative en ce sens ne fait que confirmer qu'il s'agit d'une question essentielle.

On ne peut pas répondre à ce défi par des discours sur les grands systèmes, ni par un moralisme ou par le sentimentalisme, qui sont inefficaces. Ce qui est en cause ici, c'est la racine de l'expérience de la vie que fait chacun de nous. Le professeur Galimberti en est conscient, puisqu'à la question « Quel est le sens de l'existence ? », il répond : « Je dois le chercher dans l'éthique de la limite, dans ce que les Grecs appelaient la juste mesure ». Chacun de nous peut vérifier si cette réponse est capable de combler le « vide de sens » et de combattre le nihilisme qu'il a lui-même dénoncé.

Je ne sais si cette réponse satisferait un auteur tel que Houellebecq, qui écrit dans une lettre publique adressée à Bernard-Henri Lévy : « J'ai eu de plus en plus souvent, il m'est pénible de l'avouer, le désir d'être aimé. (...) Un peu de réflexion me convainquait bien entendu à chaque fois de l'absurdité de ce rêve : la vie est limitée et le pardon impossible. Mais la réflexion n'y pouvait rien, le désir persistait – et je dois avouer que, jusqu'à présent, il

persiste » (M. Houellebecq, *Ennemis publics*, Flammarion-Grasset, Paris 2008). Comme Galimberti, Houellebecq perçoit aussi les limites de la vie, mais cela n'efface pas en lui (bien que cela semble absurde à sa réflexion) le désir d'être aimé.

« Combien il est important de nous sentir interpellés par les questions des hommes et des femmes d'aujourd'hui ! », a dit récemment le pape François aux participants à la rencontre organisée par le Conseil pontifical pour la promotion de la Nouvelle Évangélisation (21 septembre 2019). Non seulement il s'agit bien souvent de nos propres questions, mais elles nous poussent aussi à prendre en compte le contexte culturel dans lequel nous vivons. Pour répondre à cette provocation, don Giussani nous a proposé un chemin : l'expérience.

1. L'expérience, un mot au cœur de tout

« Le chemin vers le vrai est une expérience », c'est le thème que nous nous sommes donnés pour cet été. Et maintenant, après ce que nous avons vécu, nous pouvons répondre à la question : « Est-il bien vrai que le chemin vers le vrai est une expérience ? ». Quels faits survenus à chacun de nous dans les derniers mois en témoignent ? Si nous ne voyons pas se produire dans notre expérience les faits dont nous parlons, rien ne pourra nous convaincre de leur vérité, ni nous, ni les autres. Voilà pourquoi l'insistance de don Giussani sur l'expérience est si radicale : pour lui, « la réalité devient évidente dans l'expérience », comme il le disait aux étudiants en 1996 (*In cammino. 1992-1998*, Bur, Milan 2014, p. 311). C'est pourquoi, insiste-t-il, « le mot expérience est au cœur de tout » (*L'autocoscienza del cosmo*, Bur, Milan 2000, p. 274).

Par conséquent, si nous ne voulons pas perdre le charisme en cours de route, il faut comprendre si nous faisons réellement expérience. « Quiconque ne part pas de l'expérience, répète Giussani, est trompeur, il veut tromper lui-même et les autres ». Et il poursuit : « L'homme ne peut partir que de l'expérience », car celle-ci « est le lieu où émerge la réalité (...) sous un visage donné, sous un aspect donné, selon une certaine déclinaison » (*ibid.*). Il est frappant de voir un nihiliste endurci tel que Houellebecq en témoigner tout le drame : sa réflexion lui disait que le désir d'être aimé était absurde, mais la réflexion ne pouvait rien contre le jugement qui se dégageait en lui sans contestation possible : « le désir persistait – et je dois avouer que, jusqu'à présent, il persiste ». C'est dans ce jugement que consiste l'expérience. Rien ne peut endormir ce désir et rien ne peut le combler.

Cela nous montre, une fois encore, combien l'indication de méthode fournie par don Giussani dès le premier chapitre du *Sens religieux* est essentielle : partir de l'expérience est le seul moyen de connaître nous-mêmes et la réalité, de comprendre l'état des choses, et de nous libérer de l'esclavage vis-à-vis des images, des schémas, des réductions auxquels nous succombons bien souvent, influencés par l'extérieur, par la mentalité commune, ou par nos intérêts immédiats.

Mais qu'est-ce que l'expérience ? « L'expérience coïncide, certes, avec le fait d'essayer et de ressentir quelque chose, mais elle coïncide surtout avec le jugement donné sur ce que j'éprouve. "La personne est avant tout conscience. (...)

L'expérience implique donc l'intelligence du sens des choses" » (L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2007, p. 23). On ne peut donc dire que le chemin vers le vrai est une expérience que si l'on active la confrontation consciente entre ce que l'on éprouve et les exigences qui nous constituent. Il ne suffit pas de répéter la formule comme un *mantra* si, au fond, on réduit constamment l'expérience à ce que l'on éprouve, à quelque chose de sentimental, à son aspect le plus évanescent. L'expérience chrétienne elle-même, l'événement chrétien lui-même y succombe bien souvent. Don Giussani tient donc à bien nous faire comprendre ce qu'il entend par le terme « expérience ».

« L'expérience est une méthode fondamentale à travers laquelle la nature favorise le développement de la conscience et la croissance de la personne. Ce n'est donc pas une expérience si, en la faisant, l'homme ne s'aperçoit pas qu'il "grandit" [se rendre compte de ce qui nous arrive n'est pas mécanique]. Mais pour grandir véritablement, l'homme a besoin d'être provoqué ou aidé par quelque chose de différent de lui, d'*objectif*, quelque chose qu'il "rencontre" » (L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milan 2006, p. 155).

Cette méthode, qui est efficace dans tous les domaines de la connaissance, s'applique aussi à la connaissance du Mystère : « C'est par une expérience vraie et objective que les hommes ont pris conscience de la présence de Dieu dans le monde ». Giussani poursuit : « Saint Jean l'écrit impétueusement aux premiers chrétiens : "Oui, la vie s'est manifestée et nous avons vu et témoigné et nous vous proclamons cette vie éternelle qui était avec le Père et qui s'est manifestée à nous". À travers une expérience vraie et objective [il le répète une deuxième fois], la présence du Christ dans son Église se révèle dans l'histoire de l'homme conscient. Même la rencontre avec la communauté chrétienne ou la vérification de son message (...), est une expérience vraie, objective [encore ! Don Giussani insiste] » (*ibidem*, p. 156). Par trois fois, Giussani répète que ce dont on parle fait l'objet d'« une expérience vraie et objective ». « Vraie », c'est-à-dire effective, qui n'a rien à envier à toute autre expérience. Et « objective », parce qu'elle consiste à me heurter à quelque chose qui est hors de moi, que je ne produis pas.

Il y a une vingtaine de jours, à Salvador de Bahia, un ami racontait : « Depuis mon enfance, j'ai été proche des milieux protestants. Quand j'ai un peu grandi, j'ai été baptisé, jusqu'à ce que je ne veuille plus vivre comme ils vivaient ; alors, je suis parti et j'ai passé environ un an à mettre en discussion la religion, et même à m'en moquer. J'ai cherché des lieux qui prêchaient la raison et la science contre la religion. Mais dans tout cela, la vie que je menais ne me satisfaisait pas. Je voulais quelque chose d'autre, mais je ne savais pas quoi. Je me suis mis à faire des recherches sur d'autres religions, mais j'ai toujours laissé de côté l'Église catholique, parce que pour moi, elle avait tort. Jusqu'à ce qu'un ami d'enfance décide de m'inviter à une fête costumée du groupe de jeunes de mon quartier. J'y suis allé parce que cela n'avait rien de religieux. Mais quand j'ai quitté la fête, j'ai commencé à me demander pourquoi j'avais tout lu, en ignorant toujours l'Église catholique. J'ai commencé à prendre au sérieux mes interrogations. Je me suis mis non seulement à lire des textes sur l'Église catholique, mais aussi à chercher vraiment une réponse qui corresponde à ma raison et à mon cœur. Dans ma recherche, j'ai commencé à percevoir que ce que je lisais sur l'Église catholique me correspondait. Cela avait pour moi du sens. J'ai

donc décidé de me convertir, j'ai été baptisé dans l'Église catholique, j'ai fait la première communion et la confirmation. J'étais heureux, mais je voulais trouver quelque chose de plus. Je voulais un lieu où rester. J'ai vu beaucoup de lieux qui me remplissaient d'angoisse, parce qu'ils me donnaient l'image d'une Église très fermée, constamment sur ses gardes contre le risque d'un antipape, etc. Je me demandais : dans ces conditions, être catholique a-t-il du sens ? Alors, j'ai poursuivi mes recherches, jusqu'à ce que je trouve une interview de Carrón qui disait : "Si nous ne pensons pas que François est le remède, c'est que nous n'avons pas compris quel est le mal" (J. Carrón, interview réalisée par John L. Allen et Ines San Martin, *Cruznnow.com*, 21 juin 2017). Cela m'a semblé intéressant, parce que c'était un regard différent. En effet, même si dans d'autres lieux on finissait toujours par conclure : "Nous avons foi en Notre Seigneur Jésus Christ", dans la manière dont Carrón le disait, ce n'étaient pas simplement des paroles sur le papier, mais une espérance vivante. Je me rappelle un passage de l'interview qui a attiré mon attention. Il parlait de certains couples non mariés qui ont commencé à fréquenter des familles de CL et, même si ces familles n'avaient rien dit de leur condition vis-à-vis de l'Église, ces couples ont décidé de se marier uniquement parce qu'ils avaient vu et rencontré ces familles. Alors, j'ai dit : cela m'intéresse, c'est ce que je cherchais ! Alors j'ai commencé à le suivre. Je voulais savoir qui était Carrón et qui étaient ces personnes. J'ai suivi, j'ai rencontré les membres de CL ici, à Salvador. Je suis resté parce que j'ai vu quelque chose de différent, quelque chose qui me correspondait. Je ne serais peut-être pas resté dans l'Église sans ce lieu, parce que j'ai commencé à regarder la réalité de manière nouvelle, et à avoir un regard nouveau sur moi, avec plus d'amour ». Je suis frappé de voir qu'une personne aussi passionnément à la recherche d'une réponse aux exigences de son cœur, à cause d'une loyauté envers son expérience, n'a pas pu s'arrêter tant qu'elle n'a pas trouvé une réalité (historique, objective, un visage concret de l'Église) capable de l'attirer et de répondre à l'attente qui la constituait.

En gardant à l'esprit ce que nous avons rappelé jusque-là, on comprend aisément pourquoi don Giussani a avoué, à un moment donné : « Ce que j'ai dit de plus important dans ma vie est que Dieu, le Mystère, s'est révélé, qu'il s'est communiqué aux hommes de telle sorte qu'il est devenu objet de leur expérience. Le Mystère devient *aussi* objet de notre expérience ; il devient objet de notre expérience en s'identifiant à un signe fait de temps et d'espace » (*L'autocoscienza del cosmo*, op.cit., p. 164-165).

C'est essentiel : « Pour se faire reconnaître, Dieu est entré dans la vie de l'homme comme un homme, sous une forme humaine, de sorte que la pensée, l'imagination et l'affection de l'homme ont été comme "bloquées", attirées par Lui comme par un aimant » (L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence 2011, p. 37). Voilà donc le révélateur qui atteste la présence de Dieu dans l'histoire, c'est-à-dire le Christ à l'œuvre dans notre vie : que nous sommes « bloqués », aimantés par lui.

L'Évangile en témoigne de manière éclatante.

« Un pharisien avait invité Jésus à manger avec lui. Jésus entra chez lui et prit place à table. Survint une femme de la ville, une pécheresse. Ayant appris que Jésus était attablé dans la maison du pharisien, elle avait apporté un

flacon d'albâtre contenant un parfum. Tout en pleurs, elle se tenait derrière lui, près de ses pieds, et elle se mit à mouiller de ses larmes les pieds de Jésus. Elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrait de baisers et répandait sur eux le parfum. En voyant cela, le pharisien qui avait invité Jésus se dit en lui-même : "Si cet homme était prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu'elle est : une pécheresse." Jésus, prenant la parole, lui dit : "Simon, j'ai quelque chose à te dire. – Parle, Maître." Jésus reprit : "Un créancier avait deux débiteurs ; le premier lui devait cinq cents pièces d'argent, l'autre cinquante. Comme ni l'un ni l'autre ne pouvait les lui rembourser, il en fit grâce à tous deux. Lequel des deux l'aimera davantage ?" Simon répondit : "Je suppose que c'est celui à qui on a fait grâce de la plus grande dette. – Tu as raison", lui dit Jésus. Il se tourna vers la femme et dit à Simon : "Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as pas versé de l'eau sur les pieds ; elle, elle les a mouillés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas embrassé ; elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé d'embrasser mes pieds. Tu n'as pas fait d'onction sur ma tête ; elle, elle a répandu du parfum sur mes pieds. Voilà pourquoi je te le dis : ses péchés, ses nombreux péchés, sont pardonnés, puisqu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui on pardonne peu montre peu d'amour." Il dit alors à la femme : "Tes péchés sont pardonnés." Les convives se mirent à dire en eux-mêmes : "Qui est cet homme, qui va jusqu'à pardonner les péchés ?" Jésus dit alors à la femme : "Ta foi t'a sauvée. Va en paix !" » (Lc 7, 36-50). Voilà une femme entièrement aimantée par le Christ.

Voilà ce qui est grave, pour nous comme pour le monde. Si nous ne sommes pas aimantés par lui, en effet, nous sommes des électrons libres, en proie à nos pensées, en proie à nos réactions, en proie à notre manière de penser, à notre manière d'affronter les choses. Bref, en proie au néant. La différence saute aux yeux quand nous rencontrons une personne prise jusqu'à la moelle. Voilà la foi. D'ailleurs, Jésus lui dit : « Ta foi t'a sauvée ».

2. « Le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »

Mais alors – deuxième point –, une fois que l'événement a eu lieu, que Dieu est entré dans l'histoire en tant qu'homme, pour se faire reconnaître, la seule question est celle que posait don Giussani l'an dernier à la journée de début d'année, en reprenant l'interrogation de Jésus : « Le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc 18, 8). Autrement dit, notre problème n'est pas de savoir s'il nous trouvera occupés à parler de Lui, à organiser nos rencontres ou certains moments, mais s'il y aura encore parmi nous des personnes aimantées par Lui, qui se seront laissées prendre par Lui pour ne pas finir dans le néant. La condition pour que cela arrive est que cette Présence qui est entrée dans l'histoire reste présente, comme nous l'avons dit dans le deuxième enseignement des Exercices de la Fraternité. En effet, nous ne pouvons pas Le rendre présent par notre effort. C'est Lui qui nous assure sa durée dans l'histoire : « Je serai avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20). Aussi le vrai problème pour nous est-il d'être ouverts pour le surprendre dans le présent, comme notre ami de Salvador de Bahia, sans laisser échapper ce qui arrive : Lui, Lui qui arrive. Interceptor sa présence dans ce qui arrive et dans ce que nous disons ne va pas de soi.

Comme le disait don Giussani à la dernière Journée de début d'année, l'enjeu n'est pas l'appartenance à une association : on peut très bien faire partie de l'association et ne pas Le surprendre. Une association ne peut pas résoudre le problème du nihilisme, du manque de sens. Seule la foi le peut. Pour cette raison, don Giussani nous disait : « C'est la foi que nous cherchons ; c'est dans la foi que nous voulons avancer (...), c'est la foi que nous voulons vivre » (« Vivant, c'est-à-dire présent ! », 29 septembre 2018, <https://francais.clonline.org/cm-files/2018/10/08/jda-2018.pdf>, p. 3), parce que tout le reste n'a pas le pouvoir de nous aimer, de nous arracher au nihilisme.

Mais comment est-ce possible aujourd'hui ? Exactement comme cela s'est produit au début : en rencontrant une présence riche de signification, qui attend de notre part une pauvreté, une disponibilité pour nous laisser surprendre. Et c'est vraiment Lui, quand il survient à nouveau, qui nous rend pauvres et nous dispose à nous laisser émerveiller et saisir. En effet, « privés d'émerveillement, nous restons sourds au sublime » (comme le dit Heschel, cité dans le chapitre X du *Sens religieux*, dans un passage choisi comme titre du Meeting 2020), c'est-à-dire que nous restons sourds à ce qui arrive.

C'est ainsi que don Giussani nous invite à revivre l'origine : « Comment ont-ils fait pour commencer à croire ? ». Il repropose cette question avec insistance pour que nous cherchions à revivre l'origine, qui est l'étalon, le paradigme de ce qui est arrivé, tel que les Saintes Écritures en attestent : c'est la méthode pour chaque instant du chemin. Voici comment Giussani répond : « Les gens n'ont pas cru parce que le Christ parlait et disait certaines choses ; ils n'ont pas cru parce que le Christ a fait des miracles ; ils n'ont pas cru parce que le Christ citait les prophètes ; ils n'ont pas cru parce que le Christ a ressuscité les morts. Combien de personnes (la plus grande partie) l'ont entendu parler ainsi, l'ont entendu prononcer ces paroles, l'ont vu faire des miracles, sans que l'événement se produise pour eux. L'événement a été quelque chose dont le miracle ou le discours étaient des articulations, des éléments, des facteurs, mais c'était quelque chose d'autre, de plus, de si différent qu'il a donné leur sens au discours et au miracle » (« Vivant, c'est-à-dire présent ! », op.cit., p. 6).

Mais alors, pourquoi ont-ils cru ? « Les gens ont cru à cause de la manière dont le Christ s'est manifesté. (...) Ils ont cru à cause d'une présence. Une présence non pas lisse et émoussée, non pas dépourvue de visage, mais une présence avec un visage bien précis, une présence chargée de parole, c'est-à-dire chargée de proposition. » Or, nous le voyons souvent, « toutes les présences porteuses d'une proposition ne sont pas chargées de sens » (*ibid.*). Des propositions, nous en entendons beaucoup, mais combien sont assez fortes pour nous aimer ?

Quand devient-il évident que nous avons identifié une présence porteuse de signification ? Quand nous percevons que nous sommes aimantés, pris : comme la femme pécheresse, comme au début. Et cela ne se produit que face à « une nouveauté radicale », que Giussani redécrit « par les termes “imprévu” et “imprévisible” » : « quelque chose qui n'existait pas et qui existe, qui est là ; (...) quelque chose qui ne pouvait pas être là et qui est là. » Une

proposition est porteuse de sens « dans la mesure où elle implique (...) la personne qui porte ce sens », quand elle coïncide avec la présence d'une personne pleinement impliquée dans le sens qu'elle porte. Il s'agit d'une présence « que l'on ne peut reconduire au passé » (*ibidem*, p. 6-7), une présence dans laquelle s'exprime un « plus », une présence imprévue, imprévisible, qui n'existait pas et qui existe. Si cela ne se produit pas maintenant, si cela ne nous surprend pas maintenant, cela signifie que le christianisme, pour nous, relève du passé. Et pourtant : « Vivant, c'est-à-dire présent ! », il est là, il ne pouvait pas exister et il existe. Le signe en est que, en rencontrant une certaine présence (une présence que je ne produis pas, qui est réelle, objective, extérieure à moi), la question naît en moi, en nous : « Qui est cet homme ? » (*Mt 8, 27*).

Cette interrogation décrit donc quelque chose qui continue à se produire aujourd'hui, aussi à travers nous. Je pense aux personnes qui rencontrent notre présence, quand nous sommes ensemble ou quand nous sommes seuls, dans les circonstances les plus diverses (je veux parler des nombreux récits de rencontres qui ont eu lieu pendant les vacances des communautés, au travail ou à l'université) et qui, à cause de la différence qu'ils voient dans la manière de vivre, à cause de la nouveauté humaine que suscite la grâce qui nous est donnée chez ceux qui l'accueillent, se demandent : « Mais toi, mais vous, qui êtes-vous ? Comment faites-vous pour être ainsi ? ». *Deux mille ans après, la même interrogation résonne dans le monde.*

Comment la question peut-elle naître ? C'est l'épiphénomène, l'indice de quelque chose d'autre, que nous ne sommes pas. Le problème est bien là : saisir ce que signifie le fait que quelqu'un se pose cette question. Parfois, nous restons là, un peu émerveillés, un peu bornés, sans nous demander : « Qu'ont pu voir ces personnes pour en venir à se poser cette question ? ». Elles ont trouvé devant elles une présence qui exprimait un « plus », « quelque chose » qui dépassait les qualités naturelles, l'engagement ou la bonne volonté de la personne qu'elles avaient face à elles, quelque chose qu'elles n'avaient jamais vu auparavant (« Jamais vu une telle humanité ! »). Autrement, la question ne serait pas apparue. Cette interrogation atteste donc une Présence plus grande que nous, qui est à l'œuvre en nous, chez des personnes comme nous (« Quelque chose dans quelque chose », disait Giussani dans la phrase que nous avons rappelée aux Exercices). La question naît de l'émerveillement face à la « réponse en acte » à la soif du cœur qu'est le Christ vivant ; autrement dit, elle naît face à l'exceptionnalité du Christ qui arrive, même si elle n'est pas encore reconnue comme telle, pour ce qu'elle est.

Si le Christ n'était pas présent, à travers un signe humain, il n'y aurait ni émerveillement, ni interrogation : cet émerveillement qui se dilate en question ne peut naître que face à une présence vivante.

Mais il faut que nous soyons présents nous aussi, avec notre pauvreté, avec notre ouverture et notre disponibilité, comme des mendiants qui attendent qu'arrive une présence qui soit à la hauteur du désir de l'homme. En effet, on peut se trouver face au même phénomène d'humanité différente et rester aveugle : cette exceptionnalité se produit et on ne la voit pas, on ne s'en émerveille pas et elle ne suscite aucune question.

Ainsi, tout en étant immergés dans cette présence, au lieu de grandir dans l'émerveillement qui fait naître la question, nous disons souvent : « On le sait déjà, pfff ». *Quand je l'entends, les bras m'en tombent : pas même une miette d'émerveillement !* Quant à susciter des questions, n'y pensons pas ! De fait, si déjà nous rentrons chez nous avec cette simple question : « Qui est cet homme ? », venir ici aujourd'hui n'aura pas été inutile.

On peut le vérifier chaque jour : combien de fois sommes-nous émerveillés et aimantés par une présence, et combien de fois, au contraire, nous payons-nous de mots, en répétant des paroles ou en décrivant des faits (tout éclatants qu'ils soient), mais sans nous émerveiller de ce « plus » qui se produit sous nos yeux et sans que naisse la question ? Cela nous conduira au scepticisme, parce qu'il ne suffit pas de savoir ce qui est juste (le défi identifié par Galimberti ne le permet pas), ni même de dire ce qu'il faut dire. Et « quand il viendra », il ne trouvera pas en nous quelqu'un qui soit encore capable de s'émerveiller de sa présence, de le reconnaître réellement présent dans la chair d'une humanité changée, même si nous continuerons à faire partie de l'association. En effet, l'enjeu n'est pas l'association, c'est la foi. Et la foi n'est autre que la reconnaissance de Sa présence présente, qui continue à se produire maintenant comme il y a deux mille ans.

Le Christ n'est pas enfermé dans un passé, son avènement (l'événement qui a conquis chacun de nous, sans quoi nous ne serions pas ici) n'est pas conservé dans un musée (le pape François nous l'avait dit place Saint-Pierre, vous vous souvenez ?), il n'appartient pas aux souvenirs d'une époque révolue : il est maintenant, et il est maintenant dans la chair ! Un passé ne suffit pas à rendre la foi intéressante aujourd'hui pour chacun de nous, comme il ne suffisait pas au début. Il fallait que quelque chose se produise dans le présent.

« Ils entrèrent à Capharnaüm. Aussitôt, le jour du sabbat, Jésus se rendit à la synagogue, et là, il enseignait [on avait l'habitude, à l'époque, d'aller à la synagogue écouter quelqu'un prêcher, mais c'est la première fois qu'ils ont eu un contrecoup]. On était frappé par son enseignement [ils étaient nombreux à enseigner, beaucoup proposaient des commentaires de l'Écriture, mais] il enseignait en homme qui a autorité, et non pas comme les scribes. Or, il y avait dans leur synagogue un homme tourmenté par un esprit impur, qui se mit à crier : « Que nous veux-tu, Jésus de Nazareth ? Es-tu venu pour nous perdre ? [Même les démons le reconnaissent] Je sais qui tu es : tu es le Saint de Dieu. » Jésus l'interpella vivement : « Tais-toi ! Sors de cet homme. » L'esprit impur le fit entrer en convulsions, puis, poussant un grand cri, sortit de lui. Ils furent tous frappés de stupeur [à cause des paroles et des gestes de Jésus] et se demandaient entre eux : « Qu'est-ce que cela veut dire ? Voilà un enseignement nouveau [qu'on ne peut réduire au passé, à ce qu'on sait déjà], donné avec autorité [qui faisait naître un peuple nouveau] ! Il commande même aux esprits impurs, et ils lui obéissent. » Sa renommée se répandit aussitôt partout, dans toute la région de la Galilée » (Mc 1, 21-28). Ils entendaient souvent des commentaires de l'Écriture, mais sans s'émerveiller. Ce qui a fait la différence a été de se trouver face à une autorité qui, par la nouveauté de ce qu'elle disait, a suscité la question : « Qui peut-il bien être ? ».

Don Giussani nous témoigne en personne du rôle décisif de cette autorité. Écoutons-le !

Extrait d'une conversation de Luigi Giussani avec un groupe

de Memores Domini (Milan, 29 septembre 1991)

Transcription de l'enregistrement reproduit durant la Journée de début d'année du 28 septembre 2019 et conservée aux Archives historiques de l'Association Ecclésiale Memores Domini. Cf. « La gioia, la letizia e l'audacia. Nessuno genera, se non è generato », [La joie, l'allégresse et l'audace. Nul ne génère s'il n'est généré], Tracce-Litterae communionis, n°6/1997.

Luigi Giussani

Quel est le facteur le plus important dans la réalité du peuple en tant que peuple, dans la réalité de la compagnie en tant que compagnie, comme vous l'avez médité ce matin, dans la réalité du peuple en tant que peuple à laquelle nous avons été appelés, de la compagnie à laquelle nous participons, du lieu de la prophétie, le lieu du cri que tout est Dieu, le lieu véritable du sens religieux ?

Le facteur le plus important du peuple en tant que peuple, de la compagnie en tant que compagnie, est ce que nous appelons « autorité ».

Il est profondément nécessaire de détruire, jusqu'à la dernière pierre, l'image d'une autorité ou d'un guide qui dirige « comme un robot », comme s'il s'agissait d'un individu, comme s'il s'agissait d'individus enfermés dans une tour, d'où ils dirigent, d'où ils envoient des signaux, d'où ils guident le cours des événements.

L'autorité, le guide, est exactement le contraire du pouvoir, chez lui il n'y a pas une miette, pas l'ombre du terme « pouvoir ». Par conséquent, face au concept d'autorité dans le peuple de Dieu, à tout niveau, tout réflexe de crainte est totalement absent, complètement absent, car au pouvoir correspond la crainte et, pour se libérer de la crainte, on doit mépriser le pouvoir.

Qu'est-ce que cette autorité ? J'en donne une définition. L'autorité est le lieu (car toi aussi, tu es un lieu, n'est-ce pas ? Une personne est un lieu), c'est le lieu où la lutte pour affirmer, la lutte de la prophétie et la vérification de la prophétie, c'est le lieu où la lutte et la vérification de la réponse que notre proposition, que la proposition du Christ constitue pour la perception du cœur... L'autorité est le lieu où la lutte pour affirmer et la vérification pour vérifier que la proposition du Christ est vraie, c'est-à-dire qu'elle est la réponse à la perception, aux exigences du cœur (au sens religieux, qui est donné par les exigences du cœur, qui reconnaît la réponse qu'il a devant lui) est plus limpide et plus simple (et donc elle n'inspire pas la crainte), plus pacifique. L'autorité est le lieu où le lien entre la perception, les exigences du cœur et la réponse donnée par le message de Jésus Christ est plus limpide et plus simple, et donc plus pacifique.

Dans un extrait que j'ai cité plusieurs fois ces derniers temps, Pasolini dit que les hommes ne sont pas éduqués, que les jeunes ne sont pas éduqués : si on les éduque, c'est avec son être qu'on les éduque, pas avec des discours.

L'autorité est le lieu où le lien entre les exigences du cœur et la réponse donnée par Jésus Christ est plus limpide, plus simple, plus pacifique. Cela signifie que l'autorité est un être, pas une source de discours. Le discours fait aussi

partie de la consistance de l'être, mais seulement en tant que reflet. En somme, l'autorité est une personne qui nous montre, quand on la voit, que ce que dit le Christ correspond au cœur. C'est cela qui guide le peuple.

Deuxième point : la question n'est donc pas de suivre... La question est de suivre, mais le terme « suivre » ne l'exprime pas bien, ou pas complètement : le terme « filiation » est plus adapté. On est enfant de l'autorité. Un enfant est de la souche de son père ; il se l'approprie, il est constitué de la souche qui est celle de son père ; il est constitué de son père. C'est pourquoi il est complètement pris. L'autorité me prend complètement, ce n'est pas un terme qui me fait peur, qui m'inspire la crainte ou que je dois « suivre ». Elle me saisit. C'est ainsi que le terme « autorité » ... C'est le terme « autorité » qui pourrait avoir comme synonyme le terme « paternité », et donc fécondité, génération, communication du *genus*, communication de la souche de vie. La souche de vie est mon moi saisi et rendu différent par ce rapport.

Le terme « autorité », qui correspond au terme « paternité », est suivi du terme « liberté », il engendre la liberté. Être enfant, c'est la liberté. En effet, l'Évangile le dit à diverses reprises : « Dis-moi, dit Jésus à Pierre, c'est le fils du roi qui doit payer le tribut au roi ? Non, ce sont les serviteurs, car ce qui appartient au père appartient au fils. »

Par conséquent, l'autorité est vraie ou vraiment vécue comme telle lorsqu'elle fait jaillir ma liberté, lorsqu'elle fait jaillir ma conscience personnelle et ma responsabilité personnelle, ma conscience et ma responsabilité personnelles.

C'est pourquoi, comme on me l'a fait remarquer à juste titre, lorsque Jésus s'est retourné et a dit : « Pour vous, qui suis-je ? » et que Pierre a répondu : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », la question du Christ a fait passer Pierre de la logique d'ami – avant, c'était un ami, une connaissance – à une responsabilité de conscience personnelle, à une attitude de responsabilité personnelle. C'est de sa propre responsabilité qu'il a dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » ; à ce moment-là, son amitié avec le Christ est devenue, elle a soudain été éclairée par la conscience personnelle et par la responsabilité, par la conscience et la responsabilité qui l'exprimaient.

Il n'y a pas de relation avec un lieu d'autorité, avec une personne qui est autorité, si l'on ne sent pas sa liberté jaillir en conscience personnelle et en responsabilité personnelle.

Troisième point : par conséquent, si elle est la source d'une telle liberté, l'autorité devient un lieu de réconfort et transforme toute la compagnie, tout le peuple, en un lieu de réconfort. En quel sens ? C'est un lieu de réconfort parce que, si je vois quelqu'un en qui le Christ a triomphé, triomphe, se manifeste, convainc et change, en qui il montre combien il correspond aux exigences du cœur, si quelqu'un me montre et me témoigne cela, si en voyant une certaine personne, je comprends que cela se réalise en elle, alors je commence à comprendre que cela arrive dans la compagnie aussi ; par conséquent, quel que je sois, quel que soit mon état d'âme, que j'aie peu ou beaucoup avancé, c'est comme si j'étais rempli de réconfort : « Je trouve mon plaisir en tes préceptes », mon réconfort, parce que le Christ triomphe.

L'autorité est le lieu où il devient évident que le Christ l'emporte. Que signifie que le Christ triomphe ? Que le Christ démontre, jusque dans l'apparence même, jusqu'au rivage même de l'apparence, qu'il montre qu'il correspond, qu'il correspond aux exigences du cœur de manière persuasive, de manière prophétique. Cela m'arrivera aussi. Cela paraît impossible. Pour telle personne qui fait autorité aussi, c'était impossible et maintenant, c'est possible, c'est réel. Le Christ triomphe.

L'autorité est donc un lieu de paternité, où la vie nouvelle – qui est celle dans laquelle le Christ répond au cœur, à ce pour quoi l'homme est fait, celle où le Christ répond au cœur – est plus claire, plus limpide et plus claire. Voilà ce qu'est la véritable autorité. Pour cette raison, la petite femme qui met une pièce dans le trésor du temple peut faire autorité, bien plus que le chef des pharisiens en personne.

Cette autorité paternelle et génératrice se manifeste dans l'expérience d'une plus grande liberté, d'une conscience personnelle et d'une responsabilité personnelle accrues, de sorte que, si tout le monde s'en allait, si tout le monde partait, si tout le monde trahissait – comme l'a dit un très beau passage que j'ai mentionné lors de la dernière journée de début d'année, le premier jour de l'année –, si tout le monde trahissait, je te dis : « Oui ! ». Conscience et responsabilité personnelles. L'autorité est donc le lieu du réconfort, où l'on voit que le Christ triomphe. Ainsi, l'autorité remplit son véritable mandat, parce qu'elle exalte le peuple, elle fait comprendre que tout le peuple, toute la compagnie est le lieu où le Christ triomphe.

Carrón

L'autorité est le facteur le plus important de la réalité d'un peuple, car sans autorité, on n'engendre pas de peuple. Chacun de nous est donc appelé à la reconnaître là où elle se trouve car (comme nous venons de l'entendre) « la petite femme qui met une pièce dans le trésor du temple peut faire autorité, bien plus que le chef des pharisiens en personne ». Comment se manifeste-t-elle ? L'autorité « est une personne qui nous montre, quand on la voit, que ce que dit le Christ correspond au cœur », ce qui en fait un réconfort pour chacun, à quelque stade du chemin que l'on se trouve.

Voici ce qu'a raconté une amie lors d'une école de communauté : « Pour des raisons personnelles, j'ai choisi l'an dernier de quitter le mouvement et de me désinscrire de la Fraternité. Vous vous demanderez : “Et alors, qu'est-ce que tu fais ici ?”. En mai dernier, un fait, qui peut sembler très banal, a eu lieu dans ma vie : je me suis fait emboutir alors que j'allais à un apéritif avec des collègues. Comme le choc était très violent, on m'a emmenée à l'hôpital, où j'ai vécu une attente merveilleuse, parce que s'est passé ce qui m'a amenée ici aujourd'hui. J'ai noté les points du livret des Exercices que je voulais souligner : “Il faut bien comprendre d'où cela nous vient, autrement pourquoi devrions-nous revenir ici ? Cela nous vient du Christ vivant”. Et aussi le passage sur le “lieu”. Vers deux heures du matin, j'ai été examinée par un médecin. J'avais très peur, car je craignais qu'il y ait quelque chose de grave. Je n'oublierai jamais le regard de ce médecin, qui m'a regardée avec une telle humanité que je me suis demandée : “Mais qui es-tu, pour me regarder comme cela ?” Là, une lumière s'est allumée en moi : “Je suis

en train de vivre cette manière de reconnaître que ce n'est pas la personne, et qu'il y a devant moi quelque chose qui m'indique autre chose". Si j'étais arrivée aux urgences pour un accident, j'en suis sortie avec le "choc" de ce regard. Les jours suivants, j'avais à l'esprit ce regard et cette interrogation. À un moment donné, j'ai commencé à harceler la secrétaire du mouvement pour reprendre les contacts, parce que j'avais déjà vu et reconnu ce type de regard, et seule l'éducation du mouvement m'avait appris à reconnaître ce regard. Ce qui m'est arrivé est un fait objectif, quelque chose de réel. Après cet accident, les gens me demandaient : "Ton regard a changé, tu es plus toi-même. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?". Je ne pouvais pas l'expliquer et donc j'ai commencé à chercher à nouveau le mouvement. Pourquoi ? Parce que je ne voulais pas perdre ce que j'avais rencontré ! Je voulais garder cette reconnaissance, et le seul lieu qui pouvait m'aider était l'École de communauté, parce que c'est là que j'ai été éduquée à Le reconnaître, à Le vivre ».

Voilà une personne en qui le Christ a vaincu. « L'autorité me prend complètement », avons-nous entendu dire par don Giussani, elle est totalisante : je suis tellement émerveillé que le Christ l'emporte chez quelqu'un (qui que ce soit), que je ne peux pas ne pas désirer tout donner, je ne peux éviter d'être pris tout entier. L'autorité me prend complètement. C'est ce que m'écrit l'une d'entre vous : « Ma vie est un perpétuel nouveau départ à partir de la reconnaissance de cette Présence, d'une certaine Présence. Ce n'est que de là que peut naître l'enthousiasme, la joie, l'allégresse de la vie. Une Présence capable d'obtenir de moi ce que personne d'autre n'obtient. Le Christ seul est capable d'obtenir de moi une adhésion, une affection, un amour sans comparaison ». Vous comprenez que c'est la seule chose qui puisse vaincre le nihilisme ?

Mais le fait de me prendre entièrement, paradoxalement, au lieu de me rendre plus esclave, me rend enfin libre. L'autorité est « source de liberté », « elle fait jaillir ma liberté ».

« Voilà un homme qui parle avec autorité ». Mais qui est l'autorité ? Il y a à ce sujet une phrase de Dante, dans le troisième chant du *Paradis*, qui est délicieusement parfaite : "Je me tournai vers l'objet d'un plus grand désir" (il se tourna vers le signe, vers le visage qui était plus plein de désir et qui, par conséquent, suscitait le plus de désir en lui). L'autorité est un visage nouveau, plein de "plus grand désir", qui suscite en nous un "plus grand désir" ». Don Giussani poursuit : « C'est seulement en rencontrant l'autorité que le contentement authentique commence à filtrer à travers notre porte, à franchir le seuil de notre personnalité : en regardant ce visage humain nouveau, on perçoit une *correspondance* avec ce que le cœur attend, et on découvre donc un contentement. Sans autorité, pas de contentement ; il y aura "satisfaction" ou, si l'on veut, "plaisir", mais pas le contentement humain de la liberté, de la pensée et du cœur, des yeux et de la parole » (*L'avvenimento cristiano*, Bur, Milan 2003, p. 16-17).

Ce n'est que si le Christ a cette prise sur nous que nous pourrions risquer comme la pécheresse, qui a manifesté la liberté d'être elle-même sous le regard de tous, sans se laisser déterminer par les commérages, les opinions, les réactions autour d'elle. Aucune peur ne la retient, aucun compromis avec la mentalité commune. Elle n'a rien

à perdre. Tout le monde la voit comme une pécheresse, alors, qu'a-t-elle à perdre ? Elle peut donc avoir l'audace de se laisser prendre complètement, jusqu'à la moelle, par le Christ. Pas dans l'intimité de sa chambre, mais aux yeux de tous, en provoquant la réaction de tous, y compris celle de Jésus. Mais il ne s'y trompe pas, il sait qui elle est. Et dans sa manière de la regarder, de réagir, apparaît sa différence unique et déconcertante.

Cette liberté est essentielle aujourd'hui pour éduquer, pour risquer un amour sans possession, avec ce détachement qui permet que Sa présence se communique, sans mettre notre humanité au freezer, pour ne pas réduire le christianisme à des valeurs « trop pures et trop pâles », disait de Lubac, pour aimer et susciter l'intérêt au cœur du moi (*Le drame de l'humanisme athée*, Éditions Spes, Paris 1944, p. 69).

C'est pour cela que l'on veut devenir fils, en participant à la « souche de vie » qu'on rencontre, celle dans laquelle on voit la victoire du Christ. « La souche de vie est mon moi saisi et rendu différent par ce rapport ». Le fils est libre de rayonner la différence qu'il porte, reçue d'un autre qui l'engendre constamment. Comme le dit saint Paul : « En effet, ce que nous proclamons, ce n'est pas nous-mêmes ; c'est ceci : Jésus Christ est le Seigneur ». Mais comment l'annonce-t-il ? « Nous sommes vos serviteurs, à cause de Jésus. Car Dieu qui a dit : "Du milieu des ténèbres brillera la lumière", a lui-même brillé dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de sa gloire qui rayonne sur le visage du Christ. Mais ce trésor, nous le portons comme dans des vases d'argile ; ainsi, on voit bien que cette puissance extraordinaire appartient à Dieu et ne vient pas de nous. » (2Cor 4, 5-7).

3. Nul ne génère, s'il n'est généré maintenant

L'autorité est une paternité présente, comme nous venons de l'entendre dire par don Giussani.

C'est particulièrement décisif pour chacun de nous : « On ne peut être père, engendrer, si on n'a personne comme père. Pas [Attention] si "on n'a pas eu" [de père], mais si on "n'a" [au présent] personne comme père. Car si on n'a personne comme père, cela signifie qu'il ne s'agit pas d'un événement, (...) il n'y a pas de génération. *La génération est un acte présent* » (L Giussani, « *La gioia, la letizia e l'audacia. Nessuno genera, se non è generato* », *Tracce-Litterae communionis*, n°6/1997, p. II, IV). Et cela se voit de loin. Qui a un père ? Celui qui est engendré maintenant. Comme lorsqu'on va dans une famille, et que l'on voit qui est fils, qui est généré à ce moment-là et qui ne l'est pas ; celui qui n'est pas généré se défend, il est plein de crainte envers le père.

Or, « l'attitude face à l'autre est une attitude permanente, mais la réalisation de la paternité comme contenu de l'attitude permanente est quelque chose de présent. Avoir un père est une attitude permanente parce que cela appartient à l'histoire de la personne. Si, en 1954, je n'étais pas entré au lycée Berchet et si j'étais entré dans un autre lycée, cela aurait été une tout autre histoire. L'attitude est permanente, mais la génération (ce qu'il y a d'intéressant dans la paternité) est présence, c'est quelque chose de présent. On ne peut générer, donc, si l'on n'a pas de père, si ce n'est dans la mesure où l'on a un père, si ce n'est dans la mesure où l'on est généré », car « celui qui n'a pas de père est "affectivement handicapé". Et celui qui est affectivement handicapé a eu un père, mais il

n'en a pas dans le présent. La paternité personnelle, la paternité génère le moi ; ou plutôt, (...) elle ne génère pas le moi, mais l'action du moi » (*ibidem*, p. IV).

Don Giussani conclut donc : « *Nul ne génère s'il n'est généré*. Pas "s'il n'a pas été généré", mais "s'il n'est pas généré". Ce concept de paternité est le concept le plus combattu par toute la culture des Lumières » (*ibid.*), y compris nous-mêmes, qui participons bien souvent à cette mentalité.

Par conséquent, pour pouvoir générer aujourd'hui (parents, enfants, professeurs, élèves), pour pouvoir recommencer ce qui se passait au début, pour pouvoir apporter une contribution à ce moment dramatique de l'histoire, le souvenir du passé ne suffit pas, il faut une paternité présente. Pour pouvoir générer aujourd'hui, il faut une présence présente, irréductible au passé, qui exprime un « plus », un imprévu, quelque chose d'imprévisible, qui n'existait pas et qui est là.

Le pape François l'a dit récemment aux missionnaires de l'Institut pontifical pour les missions étrangères : « L'évangélisation est le témoignage de Jésus Christ, mort et ressuscité. C'est lui qui attire. C'est pour cela que l'Église grandit par attraction et non par prosélytisme, comme l'avait dit Benoît XVI » (*Discours au Chapitre général du P.I.M.E.*, 20 mai 2019).

Mais où cela se produit-il ? Où attire-t-il ? Où fascine-t-il ? Il attire et il fascine là où quelqu'un se trouve face à une présence concrète, comme la tienne, qui l'amène à te demander : « Pourquoi es-tu ainsi ? » « Qui est cet homme ? ». Il se le demande en te voyant, maintenant, dans le présent.

Toi, tel que tu es, avec ta vie, tu annonces Jésus-Christ, tu révèles Jésus-Christ. Comme le dit Pasolini, (cité par don Giussani) en termes laïcs, en se référant au phénomène éducatif : « Si quelqu'un (...) t'avait éduqué, il ne pourrait l'avoir fait qu'avec son être, non par les discours » (*Lettres luthériennes*, Einaudi, Turin 1976, p. 44). Voilà la mission : que le Christ se révèle à travers ma personne, ma manière d'être dans la réalité, autrement dit que je sois témoin du fait qu'il me génère, qu'il m'a fait comme je suis, qu'il m'a rendu tel que je suis, qu'il m'a engendré comme je suis, avec cette manière de voir et d'affronter les choses : enfant, de la même souche que le père.

Un étudiant m'a raconté que, depuis quelques temps, dans l'appartement où il vit en colocation, un jeune qui travaille est arrivé. Il ne fréquente pas l'Église et, pour des raisons de travail, il mène une vie assez différente de la sienne, il se couche très tard et n'est jamais là pour le dîner. Bref, il lui semblait qu'il était simplement installé dans l'appartement, sans plus. Un soir, un ami vient dîner et, surpris par ce qu'il voit, il commence à dire : « Quelle beauté dans cette colocation ! » ; il remarque des choses que l'étudiant qui y habitait n'avait pas relevées. À un moment donné, le jeune professionnel sort de sa chambre (personne ne savait qu'il était à la maison), il s'assied à table et l'ami invité se met à parler avec lui. L'étudiant n'y prête pas attention, mais le lendemain matin, son ami l'appelle pour lui dire : « Tu sais, ce jeune est très en recherche, on voit vraiment qu'il a vu quelque chose en vous ». Et lui : « Bof, je ne crois vraiment pas... ». Ce matin-là, l'étudiant décide d'aller se baigner dans le fleuve et, peu convaincu, il dit au jeune professionnel : « Tu veux venir ? ». Et lui de répondre : « Oui, je viens ». Une fois arrivés au fleuve, le jeune professionnel s'est mis à

raconter ce qu'avait signifié pour lui son arrivée dans cet appartement. « Je me suis aperçu tout de suite qu'il y avait quelque chose de différent entre vous ». Personne ne lui avait dit que plusieurs des colocataires étaient du mouvement. Dans la chambre de l'étudiant auquel il a succédé, il avait trouvé le livret *La voix unique de l'idéal* : « Je l'ai lu tout entier, a-t-il ajouté, et je l'ai offert à mon frère qui entre en Terminale, parce qu'on a besoin de cela ». Alors, il a déclaré : « Je voudrais vous connaître », et : « Tu m'apprends à prier ? ». L'étudiant me disait pour conclure : « La veille au soir, j'avais pensé demander aux autres de l'appartement de dire une prière à la fin de la soirée, puis j'ai pensé : il est là, je laisse tomber, j'évite, pourquoi est-ce que cela devrait l'intéresser de prier ? Voilà, il y a quelque chose que je ne voyais pas, et que cet ami invité a vu tout de suite ; heureusement, parce que l'ouverture de son regard m'a touché moi aussi ».

Quelle pauvreté il faut pour se laisser engendrer par le dernier venu ! En effet, quel est le risque que nous courons souvent, comme on le voit dans ce cas ? Celui de donner les choses pour acquises. À quoi cela se voit-il ? Au fait qu'il n'y a plus d'émerveillement en nous. Nous voyons des choses stupéfiantes, elles sont sous nos yeux, sous notre nez, mais nous ne les remarquons pas, nous ne nous rendons pas vraiment compte de ce qui arrive, pendant que cela arrive. Nous ne parvenons pas à voir la victoire du Christ, juste sous nos yeux.

Aujourd'hui encore, il arrive ce qui se passait au début, comme le raconte l'Évangile : « Comme Jésus était entré à Capharnaüm, un centurion s'approcha de lui et le supplia : “Seigneur, mon serviteur est couché, à la maison, paralysé, et il souffre terriblement.” Jésus lui dit : “Je vais aller moi-même le guérir.” Le centurion reprit : “Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit, mais dis seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Moi-même qui suis soumis à une autorité, j'ai des soldats sous mes ordres ; à l'un, je dis : ‘Va’, et il va ; à un autre : ‘Viens’, et il vient, et à mon esclave : ‘Fais ceci’, et il le fait.” À ces mots, Jésus fut dans l'admiration et dit à ceux qui le suivaient : “Amen, je vous le déclare, chez personne en Israël, je n'ai trouvé une telle foi.” » C'est chez un païen qu'il le voit ! En Israël, il n'a pas trouvé une telle foi. C'est pourquoi Jésus ajoute : « Aussi je vous le dis : beaucoup viendront de l'orient et de l'occident [les derniers, les païens] et prendront place avec Abraham, Isaac et Jacob au festin du royaume des Cieux, mais les fils du Royaume [ceux qui avaient été appelés en premier] seront jetés dans les ténèbres du dehors.” » (Mt 8, 5-12). Non pas parce qu'Il les chasse, en punition, mais parce qu'ils s'excluent eux-mêmes en ne le reconnaissant pas. Les derniers venus peuvent reconnaître, comme le centurion, ce que les fils, auxquels est destinée avant tout l'annonce de Jésus, ne reconnaissent pas.

Voilà le drame. Nous, « les fils du Royaume », qui avons pourtant mangé et bu avec lui en participant à la vie de la communauté chrétienne, nous pouvons ne pas remarquer ce qui arrive maintenant, tandis que les derniers venus le voient. Nous perdons ainsi la nouveauté que le Christ introduit dans l'histoire (pas dans le passé, mais maintenant), cette nouveauté que les derniers venus reconnaissent, tandis que nous sommes occupés à discuter de « nos affaires », succombant ainsi à la mentalité de tous, aux règles. Quand manque l'émerveillement, on succombe aux règles, aux stratégies, comme le dit le pape Jean-Paul I, dans cette phrase souvent citée par don Gius-

sani : « Le vrai drame de l'Église qui aime à se définir moderne [c'est-à-dire des chrétiens qui, au fond, cèdent à la mentalité commune], c'est la tentative de corriger la stupeur face à l'événement de Jésus Christ par des règles » (Jean-Paul I, *Humilitas*, n°3/2001, p. 10). Don Giussani commente : « Quand on se détache de la stupeur [quand on ne s'émerveille plus de rien et qu'on ne reconnaît pas ce qui arrive pendant qu'il arrive, à savoir l'événement du Christ qui illumine et fait apparaître ton visage] (...), on assujettit inévitablement sa vie, segmentée, à l'esclavage des règles » (*In cammino. 1992-1998*, op.cit., p. 107-108).

Au contraire, « l'événement chrétien est une rencontre avec une réalité humaine qui porte l'évidence d'une correspondance du divin (qui s'est penché sur notre vie et y est entré) avec ce que nous sommes. Cette rencontre m'ouvre les yeux sur moi-même, elle me dévoile, *elle se révèle correspondante* avec ce que je suis : *elle me fait prendre conscience* de ce que je suis, de ce que je veux, parce qu'elle me fait comprendre que ce qu'elle porte est précisément ce que je veux (...). Comme si elle disait : "Regarde [regarde !] ce que tu es, et dis-moi si je ne te corresponds pas : c'est seulement parce que tu ne te connais pas que tu peux croire que je ne te corresponds pas, et que tu peux préférer autre chose comme sens de ta vie" [c'est-à-dire que tu peux Me perdre] » (*ibidem*, p. 111-112).

Enfin, Giussani nous met en garde contre le danger qui nous guette toujours. Quel danger ? Celui de penser qu'on peut se développer en autonomie par rapport au père : « Avec le temps qui passe, le danger est de se développer comme l'enfant se développe par rapport au père : il fait son chemin indépendamment du père » et, ainsi, « les enfants ne sont plus les enfants du père ; ils sont momentanément disciples [voyez comme cette description est parfaite : bien souvent, nous sommes "momentanément disciples"] pour pouvoir agir ; quand ils peuvent agir, ils le font par eux-mêmes [quand nous pouvons agir, nous le faisons par nous-mêmes, nous nous passons volontiers du père]. (...) Au contraire, si l'on est fils, on grandit et on apporte toute la nouveauté à ce que dit le père » (Notes du Conseil de présidence de CL, Milan, 24 juillet 1992, conservées au Secrétariat général de CL, Milan).

Voilà le défi qui nous attend au début de cette année : vivre avec la tension de détecter cette présence qui nous génère, ces autorités qui l'emportent sur le nihilisme, une présence si exceptionnelle qu'elle nous fait demander : « Qui est cet homme ? ».

« Dieu nous aime », a dit récemment le pape François, « il s'est fait plus proche que ce que nous pouvions imaginer, il a pris notre chair pour nous sauver. Cette annonce est le cœur de la foi, elle doit précéder et animer chacune de nos initiatives. Nous existons pour rendre palpable cette proximité. Mais on ne peut communiquer la proximité de Dieu sans en faire l'expérience, sans l'expérimenter tous les jours... » (*Discours aux Évêques participant au cours de formation organisé par les Congrégations pour les Évêques et pour les Églises orientales*, 12 septembre 2019). Ce n'est qu'en devenant enfants, en faisant l'expérience d'une paternité que nous pouvons nous témoigner réciproquement et communiquer à ceux que nous rencontrerons sur la route la réponse au vide de sens qui domine aujourd'hui.